

XYZ. La revue de la nouvelle

Objects in mirror are closer than they appear

Judith Langevin



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langevin, J. (2001). *Objects in mirror are closer than they appear*. XYZ. La revue de la nouvelle, (66), 36–46.

Objects in mirror are closer than they appear

Judith Langevin

bonheur d'un mot-valise
il s'est fait la malle-heureuse

Elle était maladroite et lui gaucher. Elle était maladroite et elle avait peur de perdre l'équilibre. Elle pensait : « C'est fou, à chaque minute de la vie, on est menacé de tomber. De tomber dans un escalier. De tomber dans les pommes. De tomber au mauvais moment. De tomber amoureuse. De tomber enceinte. De tomber sur un con, ou sur un tombeur, c'est pareil, ça tombe sous le sens. » Elle avait peur. De faire tomber des assiettes et de les casser. De se prendre pour une assiette, plate, de se casser. Sa vie était pleine de mottons. Elle n'avait que des mottes de mots sur lesquels on butte comme sur des moutons sous le lit.

Elle était maladroite et elle fuyait, immobile, n'ayant nulle part où aller. Il fallait s'enfuir avant de s'enfouir. Elle aurait pu tomber sous une rame de métro puisque sa réflexion creuse l'avait heurtée dans une grande gare où se croisaient les autocars, les wagons de métro, les voyageurs et les paumés. Elle songeait au vent déplacé par les wagons, qui s'engouffrait sous sa jupe et dans les vides de son cerveau, quand elle l'avait aperçu pour la première fois.

Émergeant de la foule pressée, il avait retiré son drôle de chapeau orange et lui avait souri, avant de disparaître. Elle lisait Kundera assise sur son sac à dos. Elle pensait : « Voyager sans se perdre, c'est perdre le sens de voyager. » Seule l'étiquette de ses bagages lui rappelait son nom. Portant sa valise en gaucher, il l'avait prise par surprise quand il lui avait dit :

— Hé... toi là... je te suivrais partout.

Elle en était tombée par terre. S'était demandé s'il pressentait chez elle la légèreté, l'insouciance des gens du voyage. Elle était partie. Avec son sac. Sans lui.

Elle avait rebroussé chemin et retrouvé sa trace. S'était égarée dans la gare. L'avait retrouvé debout près d'une poubelle.

Sa chemise rouge se dressait devant elle. Il en émanait une odeur de moisissure, de cave, qui la retournait.

— Hé... tu lis, toi ? Moi... j'ai jamais rien appris dans les livres. Rien que des menteurs. J'aime ben mieux apprendre la géographie sur les plaques de chars. Quand ça change, tu le sais que t'es ailleurs.

Il avait retiré sa chemise et n'était couvert que d'un t-shirt troué et rendu transparent par l'usure. Il avait eu chaud. Elle ne voyait plus que ses épaules et le revers de ses bras. Elle pensait au mot « livide ». Attirance bizarre. Elle voyait les ébourifures de ses cheveux. Éparses autour de sa tête. Ses lunettes noires avaient la forme d'un papillon. Son esprit à elle vagabondait. Elle allait s'écarter avec lui. Elle voulait se rapprocher. Vision d'ailes sur îles. Son cœur allait exploser. Elle n'avait plus conscience des gens qui, autour d'elle, la regardaient l'observer.



elle était comme une tortue
avec un sac comme carapace
un havresac
il fallait aller ailleurs pour trouver
la chatte et l'eau
l'espoir d'un pagne



Elle a retiré ses vêtements. A trouvé au fond de sa poche un papier portant son numéro de téléphone. A su son nom. L'a abandonné sur le tapis de la chambre où ses vêtements étaient éparpillés, comme ses pensées.

Elle n'avait pas le téléphone. C'était une bonne raison pour ne pas l'appeler.

Du téléphone public de la station de métro où elle s'était rendue pour lui donner rendez-vous, elle entendait la radio, vibrer avec Richard Desjardins. *Elle lui dit ton désir est la loi... Boum Boum, mon cœur...*

Boum.



Ce printemps-là, elle lisait *On the Road*, de Kerouac, et, quand elle avait envie d'errance dans une Amérique plus douce, les bouquins de Poulin. Elle lisait quand le gaucher était passé la prendre.

Ils allaient faire un bon bout de chemin ensemble. Ils filaient sur la route comme deux bagnards en bagnole. Cela ne les empêcherait pas de faire monter des auto-stoppeurs.

Le temps était sombre. À travers la grisaille perçait la silhouette d'un jeune homme encore plus gris. Son pouce se dressait au-dessus de ses poches, qui ressemblaient à de grosses saucisses grisâtres. Ils avaient ralenti et il avait pris place derrière. Elle avait rabaisé son pare-soleil pour le voir dans son miroir. Elle avait écrit :

Un jeune homme que vous faites monter demande si celui qui est avec vous est votre frère, votre ami, votre amant. Il ne le sait pas. Vous ne le savez pas trop non plus. Vous aimeriez le demander avec la même gratuité. Le jeune compare les reliefs du paysage aux méandres de ses humeurs. Philosophie banale. Ses propos parviennent à intéresser celui qui est avec vous.

Elle était davantage séduite par l'exaltation du jeune voyageur qui, étonnement, s'était mis à parler de Kerouac et de Poulin. Il était descendu comme elle cherchait à comprendre. Refermant la porte, elle avait coincé la serrure. Brisure.



Il avait arrêté la voiture devant un motel minable. Un Anglais était passé près d'eux dans le stationnement.

— *Oh, but my dear, kisses blossom as flowers in the spring.*

Cela avait suffi pour qu'elle regarde celui qui était avec elle. Leurs yeux parlaient de s'embrasser, en français. *French Kiss.*
Baiser.



Elle était amoureuse folle de lui. Ou peut-être seulement folle. Ou peut-être chienne. Elle le lui avait écrit.

Laisse-moi. Je te perdrai.

Je suis en quête d'amour erratique. Une authentique désintégrée. En faces cachées. En ombres de glace. Grise, ou grisante, ou grisée. Je suis l'enjôleuse dont tu te joues. Ta muse. Je fais de toi mon art, triste. Je ne suis rien. Vide vidé. Je veux tout être pour toi.

Pour toi, j'écris mon amour hors des règles de l'art.

Art (du latin : ars, artus) veut dire faire.

Et je te fais l'amour, fou.



Ils se tournaient le dos, assis sur le lit. Dans la glace de la chambre de motel, elle a vu son visage se crispier. Par la direction de son regard, elle savait qu'il avait aperçu, dépassant de son sac de maladroite, un bout de papier. Il avait tiré dessus. Avait lu :

Vous avez besoin :

— *d'un pot de yogourt vide ;*

— *d'une tasse de vinaigre ;*

— *de quelques cuillerées de bicarbonate de soude.*

Déposez le bicarbonate dans le pot de plastique avant d'y verser le vinaigre et de refermer le couvercle très rapidement. Attendez l'explosion.

Suivait une recette de bombe aux fruits. Son rictus s'était relâché.



Affalée sur le lit, elle ne voulait pas dormir. Sa vieille crainte d'enfant refaisait surface. Laisser le noir entrer derrière ses paupières, c'était risquer de perdre sa vision à jamais. Elle ne voulait pas fermer les yeux : il ne fallait pas devenir aveugle.



Des voitures les dépassaient sur l'autoroute.

Québec 57137-OS Je me souviens.

Ontario H370H Yours to discover.

Elle se souvenait d'avoir déjà été découverte.



La route était longue. Il ne tolérait jamais très longtemps les longs silences. Il lui dit :

— Tu me disais que t'étais allée à Paris l'été passé ? Ça doit être beau là-bas, hé...

— Ouais. Je suis allée à Paris, mais, tu sais, j'ai jamais mis les pieds aux jardins du Trocadéro. Paraît que c'est beau. J'ai passé trois semaines, seule, à Paris, mais j'ai jamais mis les pieds au Trocadéro. J'ai encore le Louvre dans les jambes, les bouquinistes dans mon sac, le soleil du Quartier latin dans la tête, l'herbe, l'eau et la lumière orangée de la place des Vosges dans la rétine, mais j'ai jamais mis les pieds au Trocadéro. Pourtant j'ai marché. Pendant trois semaines j'ai marché parce que j'avais compris qu'une fille qui s'arrête seule à Paris ne reste jamais seule très longtemps. J'avais l'impression que le mouvement était un antidote assez efficace contre les indésirables et leurs « Je vous offre un verre ? » ou « Vous avez une cigarette ? ». Le matin de ma dernière journée à Paris, j'avais doublé la dose d'antidote. J'avais enfilé mes vieux pantalons bleus effilochés, qui étaient devenus gris pendant le voyage. Je me disais que ce serait commode pour faire des détours dans la ville avant de prendre le train. Je croyais que des pantalons élimés, à côté des minijupes parisiennes, ça me permettrait de lire tranquille, quelques heures, au parc. Vers dix

heures, au coin de la rue de Sèvres, j'ai emprunté le boulevard des Invalides. Au bout de deux minutes, j'ai entendu une voix derrière moi : « Il y a beaucoup de pantalons aujourd'hui. Il ne fait pas froid pourtant. » J'ai fait semblant de ne rien entendre. J'ai entendu : « Il y a beaucoup de pantalons aujourd'hui. » J'ai accéléré le pas. La voix a répété avec insistance : « Il y a beaucoup de pantalons aujourd'hui. Je préfère les minijupes. J'en verrai peut-être aujourd'hui. »... (Silence.) « Vous portez des jupes parfois, vous ? Longues ? Amples ? Vous connaissez un endroit où je pourrais voir des minijupes ? »... Je ne voulais pas répondre. « Vous savez pas. Vous êtes pas d'ici. Hier, on m'a conseillé les jardins du Luxembourg, mais j'ai rien vu. Pas même un bout de culotte. Je vais aller au Trocadéro aujourd'hui. À quel âge vous croyez qu'on peut les prendre, les petites filles ? Treize ans ? Ah non, c'est trop vieux. Aujourd'hui, elles sont prêtes plus tôt. T'avais quel âge, toi, la première fois ? Aujourd'hui, pour être sûr, il faut les prendre plus tôt. À onze ans, peut-être dix. Il faut les prendre. À mon âge, on a de l'expérience. Il faut les initier. Il faut partager ce qu'on sait pour qu'elles en profitent après. Vous croyez que la première fois, quand on a neuf ans, c'est mieux par-devant ou par-derrrière ? »... Je tremblais. J'ai accéléré encore le pas. Le temps s'étirait. Je fixais le dôme des Invalides. J'ai traversé la rue. Sa voix sale de sale conard me poursuivait. « T'es en voyage, toi, ça se voit. Tu baisses plus quand t'es en voyage ? T'aimes ça, ça se voit, oui. Combien de fois par jour ? Quand t'es à la plage, tu te mets toute nue ? Quand t'as personne, tu te branles ? T'aimes ça à plusieurs ? C'est quoi tes fantasmes ? Avec les enfants, ça t'intéresse ? Tu peux me le dire. Je te connais pas. On se reverra plus. »... J'en tremble encore. J'ai tourné à droite. Vers le musée Rodin. Il y avait un parc. Fallait me débarrasser de lui. Retrouver mon calme. Il a tourné aussi. « Vous venez avec moi au Trocadéro ? Vous pourrez me regarder avec les petites. Mais oui, quoi. Putain. » J'ai payé les quelques francs d'entrée au jardin Rodin. Il ne m'a pas suivi. Il n'a pas payé.



Il a répondu :

— J'ai faim.



Le goût de carton salé des frites persistait dans sa bouche. Elle observait le couple assis à la table voisine. Sur sa serviette de papier, elle avait gribouillé :

Le big mec et l'homme bourgeois se rencontraient tous les dimanches. L'homme bourgeois lui semblait vide. La marge était mince entre vil et viril, vieux et vicieux.

Elle ignorait la suite de leur histoire.



Elle a poursuivi avec lui le bout de chemin à deux. Le soir tombait. Avec une brume verte et rousse. Comme si le temps n'avait que des larmes d'artifices et des feux de crocodiles.

De loin, elle avait cru que l'homme qui attendait au bord de la route était un épouvantail planté dans le champ. Ils avaient ralenti pour lui. Il était monté. Celui qui était avec elle l'avait alors présentée comme son amie. Elle observait l'homme dans son rétroviseur. *Objects in mirror are closer than they appear.* Elle n'arrivait pas à déterminer si l'errance furtive du regard de l'homme était celle d'un être presque aveugle ou celle d'un fou. Il parlait pourtant comme s'il avait vu toute la sagesse du monde. Elle pensait : « Il pourrait être mon père. » L'homme a dit :

— J'espère que vous savez où vous allez comme ça. En tout cas, moi, je file jusqu'à Jasper. J'ai des amis à revoir là-bas. Des ours. Vous voulez pas venir avec moi camper avec les ours ? Je sais pas pour vous, mais en tout cas, moi, j'ai toujours su où je voulais aller. Tout jeune, je le savais que je voulais voyager. Il y avait un anthropologue qui me servait de père en Afrique. À sept ans, je lui ai dit que je partais.

L'homme voyait loin. Son regard rejoignait les tourbillons de poussières vertes soulevées par le vent. Les plaines n'étaient pas

si plates que ça. Il y avait le relief des labours. Le soulagement dès l'amour.

— Pourquoi vous embarquez des gars comme moi sur le pouce ? Il y en a qui font ça pour pas s'endormir, mais là, vous autres, vous êtes déjà deux.

— Je fais souvent du pouce moi aussi.

— J'ai toujours su qu'il fallait partir. J'ai une petite-fille en Tunisie, vous savez. Je l'ai jamais vue. Mais j'ai sa photo dans ma chemise. Elle est belle, ma petite, hein ?

Ses yeux brillaient.

Oui. Ma petite. *Habibati*. Je comprends tout plein de langues, vous savez.

Il s'était mis à réciter un texte arabe :

— *Alamani Houbouki Ane Ahzan*

Wa Ana Mouhtajoun Moundo Oussour

Limraâtine Tajaâlouni Ahzan

Limraâtine Abki Bayna diraâyha

Mitla Loûssfour

Limraâtine Tajamaâou Ajzaâi

Kachadaya Lbalour Lmakmour

Puis, il avait dit :

— *Habibati*, ça veut dire « ma chérie ».

Elle ne savait pas s'il mentait. Elle ne comprenait pas l'arabe. Sa chemise débordait de papiers. Son regard devenait vide chaque fois qu'il la saisissait. Quand il était descendu en l'empoignant, elle avait cassé la poignée de la portière. S'était demandé si elle demeurerait toujours celle qui brise tout.

□

il y a des cercles qu'on cueille
des soleils qu'on troue
des tombes où il ne faut pas tomber
elle se terre
tel un corps mort
un corps qui dort



La voiture avait cessé de rouler dans la nuit. Ils étaient en panne. D'essence ou d'essentiel. Peu importe.

Ils avaient sorti leurs sacs de couchage. Puis s'étaient étendus dans l'herbe à côté de la voiture.

— Hé, ça serait pas pire de partir. Tout seul. La paix. Pour aller n'importe où. Pour devenir moine bouddhiste. Pour mettre le feu aux plantes hallucinogènes du désert du Mexique. Pour jouer du tam-tam à Bombay. Pour barbouiller de graffitis les murs des ambassades américaines. Ou pour piquer un ou deux tapis en Turquie. Puis pour rencontrer des filles de partout, des belles, puis être père plusieurs fois sans le savoir. Mais j'ai un ami qui dit que si je faisais ça, je serais comme un chien qui fait pipi partout. Il parle bien mon ami, hé ?

— Ouais.



Un cycliste est passé. S'est arrêté. A pédalé un peu pour eux. Jusqu'au poste d'essence le plus proche.



Ce n'était vraiment pas un temps à laisser un pouceux dehors. Il avait pourtant dû attendre un certain temps sous la pluie battante puisque sa tignasse noire était dégouttante. Devant elle, il avait baissé les yeux. Avait grommelé un « *Hi!* » timide en prenant place. N'avait plus rien dit. Il n'était resté dans la voiture que pour une vingtaine de kilomètres. Tout juste le temps de mouiller la banquette arrière.



C'est rare les filles qui osent faire du pouce toutes seules. Et qui sourient en plus. C'est pour ça qu'ils l'avaient fait monter. Ses

cheveux devaient être blonds sous ses tresses bleues et roses chargées de nœuds. Elle parlait beaucoup.

— *You know* l'histoire du dinosaure et du tortue perdus dans la *rainforest*? Comment on dit ça en français? *Anyway*. C'est un dinosaure et un tortue sans carapace qui tombent dans les fougères. Ça fait pouf! Il en sort un génie. Ils ont droit à trois *wishes* chaque. Le dinosaure commence: «Je veux que tous les dinosaures du forêt soient des femelles.» Son *wish* se réalise. Le tortue fait un vœu: «Je voudrais un casque de *motorbike*.» Le dinosaure trouve ce vœu stupide. Le tortue aurait pu demander beaucoup de *cash* et acheter beaucoup de casques de moto. Le dinosaure fait un deuxième vœu: «Je voudrais que tous les dinosaures du forêt voisin soient aussi des femelles.» Son *wish* se réalise. Le tortue demande un *motorbike*. Vraiment stupide, le tortue. *So*, le dinosaure fait son dernier *wish*: «Je veux que tous les dinosaures *all around the world* soient des femelles.» *Well*, le tortue aussi fait un *last* vœu: «Je veux que le dinosaure soit gai.» *It's funny, hey?*

Ils ont souri.

— Je vais dans un *art festival* à Banff. *I want to be a writer. Maybe a journalist.*

La voyageuse avait ramassé un vieux journal qui traînait à l'arrière de la voiture. Elle s'était endormie en cachant son visage derrière ses pages. Dans le rétroviseur, la maladroite voyait seulement le reflet de la une:

EXPLOSION DANS LE MÉTRO
Le bébé était caché dans une poubelle

À son réveil, la fille avait demandé à descendre. Ils étaient descendus un peu plus loin. S'acheter de quoi se nourrir.

□

Les voitures annonçaient qu'ils étaient au pays de la rose sauvage.

Alberta 50-3105 Wild Rose Country
Alberta 15-5107 Wild Rose Country
Alberta 53-5108 Wild Rose Country



Il y avait des chutes de poudre blanche sur la route des glaciers. Elle avait le cœur en flocons. S'était encore raconté des histoires.



Il avait garé la voiture au bord d'une rue.

Il faisait noir. Ils faisaient des pas.

Il avait les yeux et le rire qui s'éclataient. Et sur la tête ce qui ressemblait à un condom en laine couleur citrouille. Image de l'aine. Il voulait se préserver d'elle. Il y avait trop de trous entre les mailles.

Il avait une grenade dans la main gauche.

La maladroite s'est échappée où il l'a laissée tomber.